

tion internationale. La révolution espagnole est strictement reliée au problème de la révolution mondiale.

La victoire d'un groupe ou de l'autre ne peut résoudre le problème général qui consiste dans la modification des rapports fondamentaux des classes sur l'échelle internationale, et de la désintoxication des masses hypnotisées par le serpent du Front Populaire. Toutefois la victoire d'un groupe plutôt que d'un autre détermine des répercussions politiques et psychologiques dont il faut tenir compte dans l'analyse de la situation. La victoire des militaires ne signifierait pas seulement une victoire sur la méthode démocratique de la bourgeoisie, mais signifierait aussi la victoire brutale et sans merci sur la classe ouvrière qui s'est engagée à fond et comme telle, dans la mêlée. La classe ouvrière serait clouée à la croix de sa défaite, de façon irrémédiable et totale, comme il est arrivé en Italie et en Allemagne. En outre toute la situation internationale serait modelée sur la victoire du fascisme espagnol. Une rafale de répression violente s'abattraient sur la classe travaillieuse dans le monde entier.

Ne discutons même pas la conception qui soutient que, après la victoire des réactionnaires, le prolétariat retrouverait plus hardiment, sa conscience de classe.

La victoire gouvernementale créerait des déplacements de grande importance dans la situation internationale, en redonnant conscience et hardiesse au prolétariat dans les différents pays. Sans doute ces avantages seraient en partie neutralisés par l'influence délétère d'une intense propagande nationaliste, antifasciste, fourrière de guerre des partis du Front Populaire, et en toute première ligne du parti communiste.

Il est douteux que la défaite des militaires ait comme conséquence inéluctable un renforcement du gouvernement démocratique. Par contre, il est certain que les masses, encore armées, dans l'orgueil de la victoire douloureuse et contestée mais fortes d'une expérience acquise dans l'âpreté de la bataille, demanderaient des comptes à ce gouvernement. Les poudrières idéologiques données par

le Front Populaire pour confondre les masses, pourraient éclater dans les mains de la bourgeoisie elle-même.

Seule une méfiance extrême dans l'intelligence de classe des masses peut amener à admettre que la démobilisation de millions d'ouvriers qui ont soutenu un combat dur et long, puisse se vérifier sans heurts et sans tempêtes.

Mais, même dans l'hypothèse qu'à la victoire du gouvernement succède, sans frictions, le désarmement matériel et spirituel du prolétariat, on ne peut pas exclure que tous les rapports de classe seraient déplacés. Des énergies nouvelles et puissantes pourraient émerger de cette vaste conflagration sociale et l'évolution vers la formation du parti de classe en sera accélérée.

La lutte de classe n'est pas de la cirque molle qui se modèle suivant nos schémas et nos préférences. Elle se détermine de façon dialectique. En politique, la prévision représente toujours une approximation de la réalité. Fermer les yeux en face de la réalité uniquement parce qu'elle ne correspond pas au schéma mental que nous nous sommes forgé, signifie s'extraire du mouvement et s'expulser de façon définitive du dynamisme de la situation.

La corruption idéologique du Front Populaire et le défaut du parti de classe sont deux éléments négatifs et d'une importance écrasante. Mais c'est justement pour cela qu'aujourd'hui notre effort doit se porter du côté des ouvriers espagnols.

Leur dire: ce danger vous menace et ne pas intervenir nous-mêmes pour combattre ce danger, est manifestation d'insensibilité et de dilettantisme.

Notre abstensionnisme dans la question espagnole signifie la liquidation de notre fraction, une sorte de suicide dû à une indigestion de formules doctrinaires.

Imbus de nous-mêmes, comme Narcisse, nous nous noyons dans les eaux des abstractions où nous nous complaisons tandis que la belle nymphe Echo se meurt de langueur par amour pour nous.

TITO.

Problèmes de la période de transition

(Voir numéro précédent)

On a beaucoup bavardé sur le « produit du travail social » et sa répartition « intégrale » et équitable », formulations confuses dont la démagogie a pu facilement s'emparer. Mais le problème capital de la destination, du produit social, c'est-à-dire de la somme des activités du travail, se concentre en deux questions fondamentales: comment se répartit le produit total? et comment se répartit la fraction de ce produit qui entre **immédiatement** dans la consommation individuelle?

Nous savons évidemment qu'il n'existe pas une réponse unique valable pour toutes les sociétés et que les modes de répartition sont fonction des modes de production. Mais nous savons aussi qu'il existe certaines règles fondamentales que n'importe quelle organisation sociale se doit de respecter si elle veut subsister: les sociétés, comme les hommes qui les composent, sont soumises aux lois de la conservation qui suppose la reproduction, non pas simple, mais **élargie**. C'est là un truisme qu'il faut rappeler.

D'autre part, dès que l'économie brise son cadre naturel, domestique et se généralise en économie marchande, elle acquiert un **caractère social** qui, avec le système capitaliste, prend une signification immense, par le conflit qui l'oppose irréductiblement au **caractère privé** de l'appropriation des richesses.

Avec la production « socialisée » du capitalisme, nous nous trouvons donc en présence, non plus de produits d'individus isolés, mais de produits sociaux, c'est-à-dire, de produits qui, non seulement ne répondent pas à l'usage **immédiat** des producteurs, mais sont, outre cela, les produits **communs** de leur activité: « le fil, le tissu, les objets en métal venant de la fabrique sont dès lors le produit commun de nombreux ouvriers entre les mains desquels il leur faut successivement passer avant d'être achevés. Aucun individu ne peut en dire: c'est moi qui ai fait cela; ceci est **mon produit** » (Engels: Anti-Dühring).

En d'autres termes, la production so-

cialisée est la synthèse des activités individuelles et non pas leur juxtaposition; d'où la conséquence que « dans la société, le rapport du producteur au produit, dès que ce dernier est achevé est **purement extérieur**, et le **retour du produit** à l'individu dépend des relations de celui-ci avec d'autres individus. Il ne s'en empare pas **immédiatement**. Aussi bien l'appropriation immédiate du produit n'est pas son but quand il produit dans la société. Entre le producteur et les produits se place la distribution, laquelle, par des lois sociales, détermine sa part du monde des produits et se place donc entre la production et la consommation » (K. Marx: Introduction de la critique... souligné par nous, N. D. L. R.).

Cela reste vrai en société socialiste; et quand nous disons que les producteurs doivent rétablir leur domination sur la production, que le capitalisme leur a enlevée, nous ne visons pas le bouleversement du cours naturel de la vie sociale, mais celui des rapports de production et de répartition.

Dans sa « Critique du Programme de Gotha », Marx, en dénonçant l'utopisme réactionnaire de la conception de Lassalle sur le « produit du travail », pose la question en ces termes: « qu'est-ce que c'est que le « produit du travail »?

» L'objet créé par le travail ou sa **valeur**? Et dans ce dernier cas, la **valeur totale** du produit ou seulement la **fraction** de valeur que le travail est venu **ajouter** à la valeur des moyens de production mis en œuvre? (nous soulignons N. D. L. R.). Il indique comment dans la production sociale — où ne domine plus le producteur **individuel** — mais le producteur **social** — le concept de « produit du travail » diffère essentiellement de celui qui considère le produit du travailleur indépendant: « si nous prenons dans le sens d'objet créé par le travail, alors le produit du travail de la communauté, c'est la « totalité du produit social »; produit social dont il faut défalquer les éléments nécessaires à la reproduction élargie, ceux du fonds de ré-